

Les belles vaillantes

Une nouvelle par Marx Teirriet

Les murs défraîchis de l'escalier défilaient lisses dans la pâleur des LED du petit immeuble encore endolori de sommeil. À présent que l'automne finissait de s'installer, Elliot ne goûtait plus les lueurs de l'aube, lesquelles baignaient la cage sans ascenseur du vieux bâtiment plus tôt dans la saison. Il descendit au trot les trois étages, parcourut le long corridor dépourvu de fenêtre et tira l'épaisse porte en chêne. Une rafale glacée fit vaciller sa silhouette gracile et dans un mouvement réflexe, monter les épaules, serrer les coudes. Cela sentait l'arrivée de la neige jusqu'au plus profond des ténèbres. Notre maigrichon ferma sa veste à capuche et redressa ses lunettes. Il avait l'intention de patienter à l'extérieur mais une alerte sur le smartphone laissa entrevoir une attente trop longue, particulièrement sous cette bruine naissante. Son chauffeur et néanmoins collègue s'étant fait une spécialité des retards fortuits, Elliot devrait poireauter une bonne quinzaine de minutes.

Il rebroussa chemin. Les parties communes offraient

à leurs usagers des effluves de détergent, propres à entretenir l'illusion d'un immeuble Vintage quand il ne manquait à ce bien à l'abandon que la crasse pour déclasser en un clin d'œil tous les habitants.

À mi-niveau du premier étage, Elliot tourna l'espagnolette grippée et entrouvrit maladroitement la fenêtre dont la vue plongeait sur l'arrière-cour encore inanimée. La nuit réclamait son lot de craintes. Il sortit une clope, se posa sur le rebord bétonné qui chausait l'encadrement. Les grandes vacances touchaient à leur fin et avec elles, les derniers effets de l'enchantement de l'enfance. Il reprendrait ses études bientôt, quitterait la bourgade-dortoir de ses parents – et ce job ingrat – à destination d'un avenir qu'il discernait mal.

Le ciel est bas. La pluie se densifie. La lumière du couloir éteinte par le minuteur, Elliot dévale prudemment une poignée de marches vers le rez-de-chaussée. Bien que de nature peu farouche, le sifflement de la semelle de ses baskets sur la pierre usée apporte du ré-

confort à la matité et à la solitude des premières heures du jour. Il accède à l'interrupteur grâce à la veilleuse. Une ampoule clignote plus haut dans les étages. Les ombres du garde-corps instable dansent sur le dallage délavé tandis qu'un oiseau de nuit module ses basses par l'entrebâillement de la fenêtre. Un bruit sec, Elliot pivote la tête en direction du hall. En vis-à-vis des premiers degrés de l'escalier, une mince collection de trottinettes, vélos et autres poussettes, se repose à l'instar d'un troupeau harassé dans quelque corral urbain.

Le cœur apaisé par la lumière électrique, Elliot se demande où donc pourraient vouloir fuir tous ces objets s'ils prenaient vie, taraudés par l'envie d'échapper à leur sort. Dans sa classe d'introduction à la sérendipité, le professeur avait abordé l'année dernière les notions de cycle et d'espérance de vie au sujet du matériel indispensable à nos activités quotidiennes. Le garçon s'amusa d'imaginer ce troupeau mécanique animé d'une intelligence numérique, voire d'une vie propre comme dans ses films d'animation préférés. Puis il considéra en détail les poussettes. Il s'agissait de quatre témoins de l'ingéniosité humaine. Comme dans les installations d'art contemporain où son père le traînait dès qu'il en avait l'occasion, l'espace vibrat. Ainsi, l'attention prolongée sur ces véhicules puérils leur conférait une existence, un destin auquel Elliot se montrait sensible.

Contre le placard d'entretien se tenait debout la poussette canne. Toute en longueur, les tubes en diagonale repliés comme des bras croisés, elle toisait non sans élégance des congénères prosternées à ses roues. De l'amputée de son siège multifonctions à la sportive à trois roues, en passant par la vieille rétro façon landau, chacune enviait ses deux roues avant, haut perchées au niveau des poignées recourbées. De toutes, elle pouvait revendiquer le plus de légèreté, de maniabilité, et assurait par ses aspects pratiques d'innombrables services qui la rendaient incontournable. Quiconque la poussait recevait en partage de sa superbe et exigea des passants sur sa route de s'écarter. Elle représentait le modèle à suivre. Si tous les carrosses juvéniles réclamaient de chacun, sans exception, de se détourner de leur chemin elle, en était par ses remarquables caractéristiques la plus sûre garante. Elle tenait cette position de sa longévité et de l'âge tardif des enfants qu'elle tenait sous sa coupe. Bien après qu'ils sachent marcher, il n'était pas rare qu'elle bloquât leurs élans juvéniles de ses bretelles serrées. Chaque parent lui devait pour cela une reconnaissance craintive et l'élevait par là même, aux yeux de ses semblables, au rang de reine du gang.

La lumière s'éteignit de nouveau. Elliot bascula en arrière de manière à actionner l'interrupteur avec le dos. Une ombre nouvelle remplaçait le clignotement du dernier étage. Il plia les jambes et finit accroupi.

« Alors les belles vaillantes, pas envie de faire un tour à vide, un peu ? Histoire de vous dégourdir les roues ! Je vous ouvre la porte ? » Elliot conclut son apostrophe par un large sourire d'autosatisfaction. Le bizarre de la situation ne l'effleura pas un instant.

Une rumeur sourd du vide
De la béance des fenêtres
Du parking des voitures
De la rue des passants
Des boîtes à échos d'espérance
En forme de bouche, en forme d'oreille



POUSSETTE
PAR WALLACE CHUCK

▲ Puis le jeune homme pensa s'asseoir dans la sportive. Pour rire. Pour essayer. Ainsi installé, il ne serait pas plus ridicule que celles et ceux qui faisaient du bitume un podium et de la vie un défilé de mode, les coquets et les pimpantes qui marchaient à côté de leur poussette oviforme plutôt que derrière. Son voisin du deuxième était de ceux-là. Bras gauche tendu sur l'anse, dandinant ses fripes à la dernière mode, le vieux-jeune déplaçait négligemment la voiture infantile postée sur son flanc, dans le but de trimbaler son fils des courses au médecin, du café à la salle de gym. Une façon peut-être d'atténuer le conflit entre l'être et la fonction, d'affirmer la persistance d'une masculinité désuète. À moins que ce ne soit une posture post-moderne, laquelle échappait à Elliot ; une sorte de coolitude, ou simplement une attitude engagée dans le renouvellement de l'image usuelle des mères à poussette. Qui savait ? La forme des revendications identitaires s'élevait sans frontières. Il en parlerait en cours de socio.

Depuis que les hommes entreprenaient leur rôle de père, il apparaissait que les aspects techniques de tous les outils parentaux évoluaient à l'aune d'une symbolique renouvelée. L'image de ces objets anciens mais si utiles tendait à vouloir s'émanciper de la tradition. Par ailleurs, si l'air du temps poussait à davantage de simplicité et d'ergonomie, chacun de ces instruments semblait devoir répondre au besoin d'assemblage des mâles humains, à leur propension à aborder les axes et les roues sous l'angle des matériaux, des dimensions et des performances. L'opinion des amphis demeurait partagée.

Pourtant, le zèle des designers s'affichait manifeste, l'amputée pouvait en témoigner. Bijou de technologie, ce pousse-pousse regorgeait de clips et de rotules. Imprimée en série pour partie et le fruit de l'assemblage de plastiques moulés pour une autre, elle se révélait évolutive, protectrice, aérodynamique. En deux ou trois mouvements, l'œuf qui accueillait l'enfant se trouvait désarrimé de son socle, laissant le champ libre à toutes les transformations que les situations familiales exigeaient. La base, avec ses quatre petites roulettes, finissait stockée dans le local à vélo, réduite à n'être qu'un bas de chariot mutilé autant que futuriste.

Une dernière fois Elliot ralluma le couloir. Un aboiement aigu résonna.

En lui, l'idée selon laquelle les poussettes ressemblaient à leur maître évoluait en certitude. L'amputée appartenait aux hipsters du deuxième. Il les avait croisés plusieurs fois devant le magasin bio. Plébiscitée et polymorphe, elle portait incontestablement les attributs de notre époque : tout en apparence, raffinée et moderne, mais d'une promesse faillible. La sportive, tout terrain avec ses grandes roues à rayons et son habitacle hydrofuge vert pomme, appartenait à la gendarme et au prof d'anglais. Autonome, robuste, tout-terrain, dévouée, elle cumulait les tâches en vue de mieux servir, oublieuse parfois de sa vocation principale de convoyeuse d'enfants au profit du grisement de la course. Enfin, la rétro, façon landau, devait être la propriété des locataires des mansardes. Elliot ne connaissait pas ces nouveaux venus mais il avait parfois entendu les pleurs de leur nourrisson, en pleine nuit. Docile, la rétro rappelait aux étourdis ce que l'immuable a de vertigineux. Elle offrait le confort indémodable du réconfort à de jeunes parents soucieux d'un avenir sans risques ni défauts pour leur progéniture.

Mais la reine, à qui appartenait-elle ? S'il y pensait, il demanderait à sa mère ce qu'elle en savait. En effet, Elliot avait beau réfléchir, il ne voyait pas. Passés en revue les potentiels enfants et petits-enfants de ses voisins, il se dit que la poussette canne devait faire partie de l'histoire oubliée de l'immeuble, sans dieux ni maître. Pourtant, elle semblait entretenue, quasi-neuve. Seules de légères griffures sur la peinture attestaient d'une probable lutte de territoire. Une voiture, tchac ! Une autre poussette, tchac-tchac ! La légende racontait même que certains affûtaient les bords les plus saillants. Quant à rouler sur les pieds des piétons, technique ne laissant pas de traces, elle représentait le minimum d'une utilisation conforme.

Un faisceau de phares dans la rue balaya le carreau myope de la porte d'entrée. Elliot sortit de l'immeuble, traversa et se dirigea vers la camionnette stationnée dans la contre-allée, au ralenti. La pluie s'était arrêtée. Le sol trempé brillait aux premières lueurs sans soleil.

Le conducteur discutait au téléphone. Installé à la place passager, le véhicule toujours immobile, Elliot

lança un regard intéressé du côté du perron de l'immeuble. Le profil emmantelé de la femme du quatrième se débattait avec le barrage des lourds battants histoire de sortir la poussette canne. Ainsi donc, c'était elle sa propriétaire ! Il ignorait que cette grosse femme entretenue s'occupât d'enfants. Il ne lui connaissait aucune descendance et l'imaginait davantage encline aux associations caritatives et aux vernissages oiseux qu'à l'éducation.

Une fois en mouvement, la camionnette fit demi-tour. Elliot soulevait le bras en guise de signe cordial à sa voisine. La vitre légèrement entre-ouverte, à l'affût – sans qu'il n'y prît garde – d'un babillage plaintif, il concentrait ses efforts sur l'objet de sa curiosité. Se dévoilant progressivement dans la vitesse, une couverture à grosses mailles remuait. Par-dessus, les vapeurs d'une haleine chaude, de grands yeux coquins, des oreilles tendues, une langue tirée : point d'enfant, il s'agissait de deux chiens nains !

Les usages portaient leur lot de déconvenues et rendaient une nouvelle fois compte de l'inachèvement du palmarès du risible. Mais la voisine n'en paraissait pas moins fière dans son génial ridicule. Bien que sans enfant, le trottoir lui appartenait telle une conquérante sur ses terres, et il reconnut dans cette détermination altière un peu de la superbe de sa poussette. ■

Doit-on choisir entre art et culture ? Répondre à cette question reviendrait à choisir entre ses jambes et ses bras, sa tête et son cœur... L'art est ce qui nous relie plus profondément à nous-mêmes - c'est en ce sens qu'il est universel - lorsque la culture tisse du lien entre ceux qui s'y reconnaissent, entre ceux qui s'y opposent.

Il arrive qu'une politique culturelle prenne le prétexte de l'art pour exposer ses plans. Mais que peu l'art est-il autre chose qu'une activité créatrice, personnelle, intime ! laquelle activité est marquée du sceau de l'impudeur lorsqu'elle se met en scène, qu'elle expose ses atours à la faim des ogres tristes du banquet des fables et de la culture.

Ainsi, très peu de temps la question de savoir pourquoi créer m'a interpellé ; c'est celle de savoir pourquoi se laisser à lire, à voir, à écouter, qui me taraude chaque fois qu'une once de conscience reflue pareil à un état d'âme.

Dans ces moment-là, je me souviens que c'est le sortilège d'une œuvre, pas si rare mais exceptionnel, qui m'a inspiré quelquefois une solitude, la voie vers la radicalité de mon état d'humain. Voilà pourquoi je consens à partager à la surdité du monde des fragments de ma production, lesquels je laisse, telle une lame lente, s'échouer sur les plages du hasard, sans ignorer qu'un promeneur isolé pourrait y tremper les pieds, y rafraîchir sa condition.

ART ET CULTURE

Écouter le silence,
L'absorber
S'y fondre
Laisser vagabonder mes rêves
Dans le vide des ruines de mon âme
Et me retourner

Ne plus n'entendre rien
Chercher l'absence
De bruit, de nuisances
Ressasser les sombres idées ; renâcler
Même à panser l'entame de la nue
Et me retourner

Ne plus penser
Qu'à m'en retourner

LA SIESTE

On peut se demander pourquoi – au-delà de l'explication triviale et rabâchée par la volonté de l'état constitué de concentrer aux dépens des citoyens une part toujours plus étendue de l'exercice des pouvoirs alors même que tendanciellement il en exerce de moins en moins parce qu'il en est progressivement dépossédé par le fonctionnalisme technologique et ses nombreux dispositifs – l'état d'urgence, avec tout ce qu'il entraîne de contraintes supplémentaires sur nos existences et de contrôles qui y sont associés, est en passe de devenir le mode de gouvernance normal de nos sociétés, si démocratiques qu'elles se prétendent. On peut déjà noter en préalable que nombre de contrôles et contraintes supplémentaires nous sont déjà imposés par le fonctionnalisme technologique. De façon certes le plus souvent implicite et diffuse, sous une forme a priori désordonnée du fait des différents acteurs industriels produisant les dispositifs l'implémentant, de leurs politiques a priori concurrentielles mais qui in fine renvoient toutes à une même vision de la disparition de l'individu singulier et de son remplacement par un agent fonctionnel à la fois acteur et sujet des usages mis en place par leurs dispositifs, sans que quiconque parmi ceux qui en usent, et ils sont légion, dispose des moyens de juger de leurs effets sur nos existences et encore moins de s'y soustraire. Ces contraintes et contrôles dépassent de loin, en nombre et en étendue, ceux qu'on impute à la supposée malveillance étatique liée à l'utilisation de l'état d'urgence. Mais, peut-être pour les raisons précédentes, plus sûrement parce que les usages qui s'y rattachent fournissent à moindre coût visible – la capture et la manipulation des données individuelles auxquelles ils donnent lieu ne sont pas perçues, littéralement, comme telles – des satisfactions immédiates, même si elles se périment aussi rapidement, elles ne sont jamais pointées du doigt comme atteintes à notre supposée liberté à l'instar de l'état d'urgence. Pour en revenir à celui-ci, les gouvernements dits démocratiques en usent pour tenter de remédier aux conséquences désastreuses de notre inconséquence de masse au regard de problèmes globaux dont personne n'entend se sentir responsable et encore moins participer, à son niveau, à leur résolution. Pandémies diverses, terrorisme, aléas climatiques majeurs. Personne n'admet être responsable, ne serait-ce qu'un peu, de tels problèmes. Alors même que nous le sommes tous, un peu, parce que volens nolens nous

État d'urg

Une chronique



participons au système qui les génère et en attendons des bénéfiques personnels. Cette responsabilité est quelquefois très lointaine en termes de causalité, mais elle est toujours présente. Chacun reporte sur les gouvernements, parce qu'ils constituent la partie figurée du système d'exercice global des pouvoirs bien qu'ils en soient aussi la partie la moins effective, l'un allant de pair avec l'autre en régime d'optimisation fonctionnaliste, à la fois les responsabilités, les condamnations qui en découlent au vu de leurs effets désastreux, et la requête d'y remédier de la manière la plus immédiate et complète. L'instauration de l'état d'urgence est la simple conséquence, fonctionnelle, de ce déni de

masse et du laisser-faire qui l'accompagne. Personne n'étant disposé à faire le moindre effort pour mettre individuellement en œuvre une partie, si limitée soit-elle, à proportion de sa responsabilité déniée, d'une possible solution, chacun attend des gouvernements qu'ils le fassent globalement. Tout en se plaignant amèrement des contraintes et contrôles qui en découlent inévitablement pour son existence, parce qu'il se considère victime de ces problèmes et en attend réparation sans aucun effet sur

son confort. Et comme le dénoncent les mêmes, il est fort probable que l'état d'urgence s'inscrive de plus en plus dans la normalité gouvernementale, parce que ce type de problèmes va se multiplier à proportion de l'augmentation des moyens technologiques qui sont fournis au déploiement de masse de notre inconséquence. Et parce qu'il est toujours difficile de revenir sur l'exercice d'un pouvoir. Il n'y a bien entendu là rien qui puisse justifier en droit l'utilisation élargie de l'état d'urgence par des gouvernements a priori démocratiques. Mais simplement la conséquence prévisible de l'inconséquence de populations qui, après avoir laissé des problèmes majeurs se mettre en place, entendent en dégager leur responsabilité, requièrent de ceux-ci qu'ils les règlent au plus vite et sans accroc, et se plaignent en même temps de leurs supposés abus de pouvoir du fait des actions qu'ils mettent en place pour tenter d'y parvenir tout autant que d'atteintes inacceptables à leurs supposées libertés fondamentales qui ne sont que des atteintes à leurs confortables habitudes. Il ne faut pas s'étonner de l'usage qui est fait d'un pouvoir à partir du moment où, au lieu de faire l'effort de l'exercer, on le délègue parce qu'on n'a de préoccupation que pour les conditions d'exercice de sa paresse et de son inconséquence. ■

SONGE D'AUTOMNE
PAR CORINNE GICQUEL
ACRYLIQUE SUR PAPIER,
297 X 210 MM



Poison en mon sang
Où repanser la colère
Est-il encor temps
D'aimer le chant de la Terre

Le feu est ailleurs
Mais l'incendie court ici
Morts veillant les pleurs
Dans mon coeur déjà la pluie

QUATRAINS

Comme un poison dans l'eau

Une nouvelle par Marx Teirriet

Il en resta estomaqué. Le culot je crois. Son élan coupé net par le toupet, lequel concourt au défi aussi bien qu'au grotesque de nos existences. Pourtant quelques secondes auparavant était-il lancé. La spirale de violence semblait puiser dans la jalousie un élan inconsolable. Après un premier coup d'œil sur cet homme trop apprêté, mocassins Saint-Laurent et foulard-écharpe en soie, il avait détecté une gêne dans le sourire empourpré de sa femme. Son regard frôlant furtivement le sol pour se perdre dans un songe, tel un aveu, un témoignage de culpabilité si ce n'est d'une infidélité, peut-être d'un désir larvé. Tu le connais. Oui, enfin je l'ai rencontré quelquefois à l'occasion de réunions. Il n'en fallait guère davantage pour que son imagination s'égarât en suspicieuses conclusions. Pourtant, il était venu de bon gré assister à ce vernissage. Quelque ami ou membre éloigné de la famille. Un artiste inconnu en tout cas. Des poignes, des doigts écrasés. Des regards fuyants. Bref, les habitués salamalecs. Se succédaient dans la galerie depuis la fin d'après-midi des officiels obligés, quelques badauds. Puis ils étaient arrivés. Un peu plus tard que prévu. Elle, avait traîné à sortir ses fils. Deux affreux Jack Russel, ne dépassant pas trois kilos tout mouillés, laissés pour l'heure sous la garde de la voisine. Il tolérait ce duo de rats canins chez lui davantage par devoir que par amour, inscrivant ce ridicule comportement maternel à leur égard sur le compte de ses espiègleries. La plupart du temps en effet, les facéties de son épouse se révélaient, à l'instar de ses éclats de rire ostentatoires, des oasis lumineuses dans un quotidien stressant. Lui, capitaine d'industrie en devenir, subissait jusque tard le soir les affres d'un employeur aussi paternaliste que caractériel. Aussi, avait-il dû justifier d'un rendez-vous client pour s'éclipser un peu plus tôt qu'à l'accoutumée. Même si ce fut avec du retard, il honora ainsi la promesse faite le matin même à sa jeune épouse. C'est important pour moi. Je serai là. Promis. Oui. Dis-le. Tu as ma parole, promis. À leur arrivée, encore peu habitués aux

mondanités, se confondaient-ils en excuses. Ils déposèrent leurs affaires au vestiaire. Excusez-moi. Prirent ensuite le cocktail à la mode : une coupe de champagne avec glaçons. Pardon. En vinrent à saluer quelques collègues de l'association. Ma chérie, tu es magnifique. Mon mari. Enchanté. Enchantée. Enchantées. Enchantés. Ton cousin est un artiste. C'est le génie de la famille. Et toi, tu peins. Non, moi je suis la marrante. Excusez-moi. Pardon. Ils rejoignirent leurs places. Face à eux, le programme des discours déroulaient. Mais il n'est pas attentif. Monte en lui la fureur. Une tempête de haine pour ce type qui se permet de séduire sa femme. Un regard méchant dans sa direction. Elle sent son mari bouillir. Elle sait pourquoi. Bien qu'habituee – et pas encore lassée, elle en est honteusement flattée. Puis le taquine. Faut dire qu'il est bel homme. Tu veux que je le tue. Sans attendre la réponse il se lève. Se dirige vers le lieu du crime. La femme emboîte son pas. La scène bien que théâtrale ne souffre aucun public. Malgré la première volée d'injures et de menaces qui filent en direction du présumé coupable d'adultère, personne ne semble vouloir détourner son attention de l'estrade où l'artiste déurgite maintenant ses remerciements. Pourtant, la situation guignolesque d'une silhouette grassouillette suspendue au bras d'un homme à la carrure de taureau, ruant vers un auditoire se tortillant d'inconfort sur ses sièges, pourrait divertir l'assemblée la plus compassée. D'autant que l'on connaît le goût pour le sang et les larmes d'un public averti. Le massacre semble inévitable tant la cible de la colère maritale a frêle allure. Elle paraît même insoucieuse. Jusqu'à ce que, clouée sur sa chaise en plastique par la masse de son vis-à-vis, un poing furieux soit sur le point de s'abattre sur sa barbe fraîchement taillée. Persistent les cris étouffés et gênés de l'épouse. Chéri, arrête. Il grogne, encouragé par la détresse perçue dans le ton de sa femme. Arrête. Sa voix se fait malicieuse - ce qui, compte tenu de la situation, ne manque pas de l'interpeler. Je parlais du mec derrière lui. ■

On peut trouver quantité de fonctions à attribuer à l'art comme domaine spécifique de la commune culture participant à son travail de conformation globale des opinions et comportements. Malgré tous les efforts que celui-ci déploie, il ne parviendra jamais tout à fait à en imposer une aux œuvres qu'il s'applique à cataloguer.

LA FONCTION DE L'ART

Il y a une incommensurable vanité à se croire et plus encore à se prétendre l'auteur des œuvres qu'on fait ou peut faire survenir alors qu'on n'en est que le moyen, certes singulier et donc irremplaçable, certes doté de capacités techniques spécifiques – qui néanmoins ne nous sont jamais propres – mais sans que jamais rien d'une supposée volonté subjective y participe de quelque façon.

VOUS AVEZ DIT AUTEUR ?

La culture commune renvoie à deux modalités d'usage différentes. Un usage générique visant à conformer le plus efficacement possible les populations aux modèles de comportement permettant une fonctionnalité optimale de l'organisation globale de l'exercice des pouvoirs. L'autre consistant à y prendre singulièrement ce dont on a besoin individuellement et circonstanciellement pour se bâtir sa propre culture et se défaire le plus largement possible des contraintes découlant de son premier usage.

DES USAGES DE LA CULTURE

Quand toute valeur ne s'évalue plus que par comparaison, à un optimum, à une moyenne ou à une norme, cela signifie que seule la quantité est encore dotée d'une valeur et que toute forme de qualité est désormais disqualifiée.

DISQUALIFICATION

Les Grecs anciens fustigeaient en leur temps la démesure qui entendait égaler leur dieux comme prétention injustifiable et infondée à une puissance qui surpassait radicalement celle de l'espèce humaine. Nous avons souvent tendance à considérer que d'une certaine façon, en imposant une maîtrise technologique au monde, nous avons accompli cette ambition sans avoir eu à supporter le courroux d'une quelconque divinité. Mais nous nous trompons parce que les moyens dont nous usons pour assurer cette maîtrise démesurée nous échappent de plus en plus largement – nous les maîtrisons de moins en moins individuellement. Parce qu'ils ne sont qu'un laisser-faire paresseux accordé à la technologie qui nous soumet de plus en plus à son fonctionnalisme. Là où il y avait une démesure de l'orgueil dans l'hybris grecque il n'y a que paresse et médiocrité dans la nôtre, qui se paie de notre désindividuation massive. Et qui se double d'une démesure dans la rage identitaire de nous faire reconnaître victimes à tout prix et au moindre désagrément. Là encore il ne s'agit pas d'une démesure de la puissance mais bien de l'impuissance et du ressentiment qui en découle, qui fait exemplairement écho aux progrès de notre massification fonctionnelle.

NOTRE DÉMESURE

Le plus souvent, parce que c'est plus simple, plus facile, nous n'avons qu'une conception « rétroactive » de la causalité, c'est-à-dire que pour chaque effet survenant dans le monde nous supposons une seule cause, ou au mieux une quantité limitée de causes, que nous considérons comme ayant toutes a priori cet effet pour but. Déterminisme absolu de cette causalité, promesse d'une maîtrise possible du monde. Alors que tout effet, à de rares exceptions près, est produit par une quantité indéfinie de causes qui se rencontrent aléatoirement et se combinent, avec des influences différentes, sans but prédéterminé. Causalité singulière et radicalement aléatoire, réelle mais qui de ce fait ne nous convient guère parce qu'elle nous prive de toute possibilité de souveraineté subjective et nous demande des efforts sans cesse recommencés pour tenter de l'élucider un peu tout en sachant d'avance ne pas pouvoir y réussir complètement.

RÉTROACTION

Ce que nous appelons volonté et dont nous sommes si fiers n'est que la fable causale subjective que nous appliquons a posteriori sur nos déterminismes individués afin de nous persuader que nous disposons encore d'une certaine maîtrise de nos existences.

VOLONTÉ

Nous finissons toujours par trouver raisonnable ce qui nous convient, parce que nous instituons toutes nos raisons a posteriori de nos actes, selon ce qui nous satisfait le mieux.

RAISONS

Il est dorénavant devenu de bon ton de conspuer les intellectuels. Bien entendu ceux qui en font profession médiatique et se donnent complaisamment en spectacle, mais on peut se demander ce qu'ils présentent de réellement intellectuel en dehors de l'étiquette que la culture commune leur octroie en échange du support qu'ils lui apportent pour justifier ses valeurs, y compris lorsqu'ils prennent la pose de la contestation. Ceux-ci jouent le rôle qui leur est assigné dans l'exercice global des pouvoirs et ont la rétribution qu'ils méritent. Mais aussi bien ceux qui considèrent que penser, ou ne serait-ce que réfléchir, sur le monde que nous faisons et l'existence que nous y menons peut permettre de singulièrement les enrichir – pas simplement et uniquement de les améliorer. Bien entendu ça implique de ne pas s'adonner sans réserve au divertissement et à ses illusives jouissances immédiates et bien souvent tarifées. Et sans doute ce recul qui entraîne un dévoilement au moins partiel des illusions communes, entraîne-t-il un certain inconfort, au moins intellectuel, auquel rechigne le plus grand nombre. On n'apprécie guère d'être confronté à ses conséquences, à sa médiocrité, à son irresponsabilité, surtout lorsqu'on entend continuer à profiter de leurs effets gratifiants. Et puis ça laisse toute latitude au fonctionnalisme de l'exercice global des pouvoirs d'accroître son emprise sur les masses. L'intellectuel, celui qui tente de se servir singulièrement de ses capacités cognitives, est alors la figure même du trouble-fête, qui empêche l'exercice global des pouvoirs de fonctionner et le plus grand nombre de retomber en enfance, ce qu'on lui pardonne de moins en moins.

HARO SUR L'INTELLECTUEL

*Le temps presse
et déjà la foule en file
derrière mon dos
ceux qui me précèdent
ai-je de l'oubli parsemé, docile,
mes traces de pas
depuis les fossiles
des aubes,
les aubes encor se succèdent*

N'aie plus peur !

*Puisque tu vois dans les ruines
le berceau d'un monde en naître
Regarde-la ! L'
étoile nouv
elle
Tiens la
promesse éclore
aux pétales de sang d'un soleil déclinant*

LA FOULE

De plus en plus la vérité apparaît réduite à l'élaboration de liens logiques entre des faits pour lesquels nous n'avons aucune explication. Nous lui donnons corps, nous la formalisons dans la langue de la mère ; pour autrui, l'autre moi, son besoin de consolation, de finitude. Puis elle se multiplie. Se répand en écho. Un chant du vide propice au pluriel, aux langueurs.

Certains, plus philosophes ou simplement présomptueux - qui sait ? - en tirent des conclusions.

VÉRITÉS

Il faut combattre sans relâche tous les a priori. D'abord autant que possible ceux qui nous sont propres et que nous ne percevons généralement pas tant ils nous semblent évidents, naturels, parce qu'ils structurent à notre insu notre conception de la réalité. Et systématiquement tous ceux qui ne catégorisent à la va-vite que pour mieux exclure, et ils sont légion puisque l'exclusion est la façon la plus commune, la plus simple, d'instituer un groupe et de produire de la grégarité.

SISYPHE

Une forme de connaissance qui n'est pas en mesure de se retourner contre elle-même et éventuellement de s'invalider, au moins en partie, n'en est pas réellement une mais simplement une foi qui ne dit pas son nom.

CONNAISSANCE

La lucidité, le peu qui nous en est accordé, entraîne inévitablement maintes désillusions quant aux opinions qui courent habituellement sur le monde et qui sont culturellement valorisées. Il ne faut pas y trouver un prétexte pour éprouver du ressentiment à son égard, parce que nous seuls le construisons tel qu'il est et que de plus nous le faisons à partir d'un réel qui nous est radicalement indifférent.

LUCIDITÉ

Comme il est devenu de plus en plus moralement stratégique d'occuper la place de la victime, parce qu'elle ouvre a priori à tous les droits sans réserve, la façon la plus simple et la plus employée d'y parvenir est de considérer que la satisfaction des désirs est un droit et de le faire reconnaître tel. Et comme il est évident que le monde, quelque effort que nous mettions à le bâtir à notre convenance, parce qu'il comporte inévitablement un reste irréductible de réel, est incapable de répondre à tous nos désirs, on a ainsi une bonne chance de pouvoir proclamer haut et fort qu'il y a là un déni de nos droits et que nous en sommes les victimes.

UNE PLACE CONVOITÉE



JONGMYO ROYAL RITES (SEOUL) PAR RENAN GICQUEL

Hors Série - N° 01

Directeur de la rédaction et de la publication
Christophe GICQUEL

Éditeur - NoMade
FR -74200 Thonon-Les-Bains
contact@no-made.fr

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO.
Tribune : Bloom
Poésie : Delisle Tiboulen
Nouvelles : Marx Teirriet

Brèves de Bloom,
excepté *Vérités* et *Art et culture*, de Marx Teirriet

Photos de Renan Gicquel,
excepté *Poussette* de Wallace Chuck (Pexels)
Arts graphiques : Corinne Gicquel

Maquette graphique : Christophe GICQUEL

NoMade est un semestriel
dont les exemplaires sont distribués gratuitement
et ne peuvent donc pas être vendus

150 exemplaires de ce numéro ont été imprimés
Dépôt légal à parution - © Automne 2021
Tous droits réservés

www.no-made.fr

  nomade.gazette

UNE GAZETTE DE LA PENSÉE ET DU LANGAGE

**no
made**